

Marie-Pierre d'Udekem d'Acoz

ANDRÉE  
DE JONGH

Une vie de résistante

***Racine***

Illustrations de couverture : Collection privée  
Couverture : Véronique Lux  
Mise en pages : MC Compo  
Relecture : Catherine Meeùs  
Cartes des pages 22 et 29 : © *Rémy, réseau Comète*, tome 1, Librairie académique  
Perrin, 1966

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque  
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2016  
Tour & Taxis, Entrepôt royal  
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles  
[www.racine.be](http://www.racine.be)

D. 2016, 6852. 4  
Dépôt légal : février 2016  
ISBN 978-2-87386-978-6

Imprimé aux Pays-Bas

## AVANT-PROPOS

« Un visage fin, des yeux qui n'en finissent pas, une beauté gracieuse avec même quelque chose de fragile, une jeune femme romantique qu'on imagine peu faite pour l'action, mais son père l'appelle depuis toujours "le petit cyclone". Née à Schaerbeek, commune limitrophe de Bruxelles, elle a vingt-quatre ans au funeste printemps 1940. »

C'est par cette description d'Andrée De Jongh, dite aussi Dédée, que débute l'article que Gilles Perrault lui consacre dans son *Dictionnaire amoureux de la Résistance*.

Ce n'est pas un hasard si Perrault a choisi d'entraîner le lecteur dans ses « flâneries » sur la Résistance en évoquant cette personnalité hors du commun, une des, si ce n'est la résistante au palmarès le plus impressionnant.

Andrée De Jongh vient dès 1940 en aide aux militaires anglais perdus en Belgique occupée, crée de toutes pièces – avec un compagnon trop vite arrêté – une filière d'évasion qui traverse la France pour rejoindre l'Espagne, n'a ensuite cessé de parfaire et de diriger son réseau, tout en accompagnant elle-même les hommes, dont une majorité de pilotes alliés, lors de la dernière partie de leur voyage, la périlleuse traversée des Pyrénées.

Après son arrestation en janvier 1943, le réseau, qui sera rebaptisé Comète par les Anglais, continuera à fonctionner jusqu'à la Libération malgré les nombreuses arrestations, les déportations et les exécutions. À son actif, le rapatriement de 288 aviateurs alliés (dont 86 pendant la période de Dédée) et d'une centaine de volontaires de guerre ou d'agents brûlés de diverses nationalités, ainsi que le sauvetage de 386 Alliés qui, après le débarquement, attendront la fin des hostilités en lieu sûr.

Sa vie est un roman – qui ne se limite pas à la Résistance – que je retrace ici à l'aide de toutes les sources, y compris ses archives

personnelles, dont j'ai pu disposer. Cette biographie prend la forme d'une « autobiographie » afin qu'Andrée De Jongh prenne elle-même le lecteur par la main pour raconter sa vie. Je pense qu'elle n'aurait pas aimé que je le fasse à sa place, en donnant de-ci de-là mes commentaires, mes doutes, mes interprétations, ni surtout des superlatifs qui auraient inmanquablement été dictés par mon admiration. La forme en *je* me permet aussi de coller au plus près de *sa* vérité, celle qu'elle a laissée dans des interviews, dans des notes et rapports, dans des lettres qui sont parfois retranscrites mot pour mot.

## PROLOGUE

*Institut national des invalides de guerre, avenue Achille Reisdorff à Uccle, le 30 novembre 2004.*

Vous venez de Bruges ? Comme c'est amusant. J'y ai vécu trois mois en 1940, et c'est là, il y a soixante-cinq ans, que ma vie a basculé.

Lorsque j'étais petite, je rêvais de devenir infirmière, mais mon père parvint à m'en dissuader. Il craignait que je sois influencée par le caractère confessionnel de ce qu'il considérait comme la meilleure école de formation d'infirmières de Bruxelles, car, même s'il avait reçu une éducation catholique, mon père était un athée convaincu. Nous n'étions pas baptisées, ma sœur Suzanne et moi. Je pense aussi que mon père craignait que les mains baladeuses des médecins ne portent atteinte à ma vertu. Il connaissait pourtant assez son Cyclone – puisque c'est ainsi qu'il me surnommait quand il ne m'appelait pas Dédée – pour savoir que je ne me laisserais pas faire. Mon père estimait en outre que j'étais douée pour le dessin, et qu'il eût été dommage de ne pas exercer mon talent. J'ai donc, en fille obéissante et aimante, obtenu un diplôme de l'Institut supérieur des arts décoratifs de la Cambre en 1937 et fini par décrocher un emploi de dessinatrice publicitaire à la société électrique Sofina. Ce poste m'a obligée à m'exiler à Malmedy, une ville aux confins est du pays qui n'était belge que depuis le traité de Versailles.

J'y ai vécu l'invasion aux premières loges, puisque Malmedy n'est située qu'à vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau de la frontière allemande. J'ai entendu les premiers grondements des canons à l'aube du 10 mai 1940. Ma logeuse est venue m'avertir que les Allemands avaient pénétré dans notre territoire national et que c'était la guerre. Je n'avais plus qu'une seule idée en tête : rejoindre le domicile familial à Schaerbeek. J'y suis parvenue de justesse.

Dix-huit jours plus tard, c'était fini. Le roi Léopold III avait déposé les armes. Il avait capitulé devant l'armée du *Reich*. Je n'oublierai jamais ce moment où mon père nous a annoncé la nouvelle ; je revois son visage consterné, ses cheveux qui me semblaient plus grisonnants que d'habitude, ses petites lunettes rondes aux verres épais embués de larmes. Les larmes d'un ancien combattant de la Première Guerre. J'ai passé ma colère sur une photo de Léopold III.

Mais revenons à Bruges, la ville que le poète Rodenbach qualifiait de « morte ». Je peux vous assurer qu'en 1940, elle ne l'était pas<sup>1</sup>.

Juin 1940-janvier 1943

## *AÚN DOS CIEN METROS*

Lorsque mon train entre en gare de Bruges ce 8 juin 1940, dix jours après la tragique reddition de notre armée, je suis néanmoins heureuse. La Croix-Rouge, dont j'ai un diplôme d'ambulancière et à qui j'ai offert mes services dès mon retour de Malmedy, m'envoie soigner des soldats qui y sont hospitalisés. Mon *Ausweis der Leiter der Abteilung Polizei und Verkehr* de la *Kommandantur der Stadt Bruessel* – pas de doute, nous sommes occupés – autorisant «De Jongh Andrée» à circuler en poche, je traverse d'un pas rapide la nouvelle gare située en dehors des remparts de Bruges. La ville, qui semble surgir du Moyen Âge, ne peut absorber les dizaines de milliers de réfugiés qui y affluent depuis le 10 mai ; des hommes, des femmes et des enfants qui ont fui l'avancée allemande dans l'espoir de trouver dans ce coin de Flandre la même poche de résistance qu'en 1914. Ceux qui ne trouvent pas d'endroit où loger dorment à la belle étoile. Les soldats allemands, arrivés sur la Grand-Place dès le 28 mai dans la matinée, sont partout. Je suis frappée par le calme qui règne toute-fois dans la ville.

Je me mets au travail dans l'aile Saint-Jean de l'hôpital militaire Reine Élisabeth, qui a été évacuée de ses malades incurables pour faire place à de nombreux soldats belges, britanniques et allemands blessés pendant la campagne. L'hôpital est un grand bâtiment néogothique situé à côté du romantique Lac d'Amour, un bassin du vieux port de Bruges. L'endroit est féérique mais le moment n'est pas propice à la rêverie ni aux flâneries. L'hôpital manque d'infirmiers et de médecins, car nombre d'entre eux ont pris le chemin de l'exode. Nous avons du pain sur la planche.

Nous soignons tant bien que mal ces hommes blessés, brûlés, amputés, éclopés et tentons de leur apporter du réconfort, mais notre travail a un terrible revers : nous devons les remettre sur pied

afin qu'ils soient en état d'être déportés en Allemagne. Ce qui nous fait enrager. Alors, on s'organise. Des hospitalisés, encore inaptes à tout déplacement la veille, disparaissent mystérieusement en enfourchant des bicyclettes abandonnées par un curieux hasard à la porte de l'hôpital. D'autres ne peuvent plus partir pour l'Allemagne comme prévu à cause d'une soudaine et étrange poussée de fièvre présageant une possible infection d'une plaie apparemment bien cicatrisée. D'autres encore refusent de nous faire courir un risque lorsque nous leur proposons ces subterfuges et se résignent à partir vers les camps de prisonniers, comme ces deux soldats anglais dont j'ai pourtant soigneusement préparé l'évasion.

Mes parents me rejoignent parfois le dimanche après-midi. Nous déambulons bras dessus bras dessous dans les rues de Bruges, engourdie par l'été qui s'est installé. Je ne me lasse pas du charme inouï de cette ville. J'essaie de ne pas penser à la situation actuelle et de profiter pleinement de ces moments en famille, mais c'est impossible car les Allemands sont omniprésents. Eux aussi ont l'air d'apprécier les beautés de Bruges. En haut de l'escalier du musée Gruuthuse, un soldat du *Reich* en uniforme, un appareil de photo à la main, semble chercher quelque chose. Après un moment d'hésitation, il demande à mon père s'il veut bien le photographier. Pas du tout impressionné, mon père lui répond d'un air sourcilieux qu'il n'a qu'à demander à un de ses compatriotes. Je ne peux m'empêcher de faire remarquer à mon père que ce soldat s'est adressé à lui très poliment, qu'il est si jeune – c'est presque un enfant – et qu'il l'a envoyé promener sans ménagement. Mon père me rétorque que cet « enfant » est ici pour nous casser la figure. Contrairement à mon père, qui a souffert pendant la Première Guerre, je ne ressens pas de haine. De la colère, mais pas de haine. Il m'arrive d'avoir pitié de ces soldats, parfois si jeunes comme notre touriste, qui sont loin de chez eux. L'autre nuit, j'ai entendu un patient de la salle réservée aux Allemands sonner, et sonner à nouveau. J'ai fini par comprendre que l'infirmière préposée faisait la sourde oreille. L'idée me rendait malade et je n'ai pas pu m'empêcher d'aller voir ce qu'il voulait. Allemand ou pas, c'est un blessé de guerre avant tout, non? Mon père me semble dubitatif...

Mon contrat prend fin le 15 septembre 1940. Même si j'ai le cœur serré en quittant mes patients, je suis heureuse de retrouver les miens au 73 de l'avenue Emile Verhaeren à Schaerbeek.

Mes parents sont les cariatides de notre famille : Frédéric De Jongh et Alice Decarpentrie se sont unis pour le meilleur et pour le pire en 1913. Dans leur contrat de mariage, mon père a apporté notre maison mais aussi sa sœur Eugénie, dite Ninie, qui en était copropriétaire. Suzanne et moi sommes nées respectivement en 1915 et 1916. Nous sommes des bébés de guerre, comme se plaît à dire ma mère.

Mon père, que nous appelons tendrement Kiki<sup>a</sup>, est instituteur, comme l'étaient ma mère et tante Ninie avant qu'elles ne cessent leurs activités. Maman, ma Mouchette, a une passion pour ce que j'appelle son « idole », notre maison de l'avenue Verhaeren, qu'elle a aménagée avec amour et qu'elle range et astique avec ferveur, même si ce n'est plus vraiment notre maison. Nous avons failli la perdre lorsque mon père s'est endetté pour publier *La Gaule*, un journal patriote qui avait pour but de contribuer « à la diffusion de cette langue française, harmonieuse et belle », comme il est indiqué sur la une. Le premier numéro sortit de presse le 1<sup>er</sup> juin 1929, mais l'aventure éditoriale se solda par un échec financier. Notre demeure dut être vendue en 1935 pour que mon père puisse honorer ses dettes, mais par chance, l'acquéreur nous la loue depuis. Tante Ninie continua à vivre avec nous et Mouchette à chérir son idole. Quand mon père la prévint que la guerre était à notre porte et qu'il valait mieux ne pas gaspiller de l'argent pour repeindre une maison située entre plusieurs gares qui risquaient d'être bombardées, maman lui rétorqua qu'elle préférerait mourir dans une maison propre plutôt que de vivre dans une maison sale ! Et elle eut le dernier mot.

Ma sœur aînée est très différente de moi. Suzanne est aussi douce que je suis explosive. Et en plus elle s'étonne de mes explosions. Elle est plus intelligente que moi, plus fière aussi. Elle a obtenu une agrégation en histoire avec la plus grande distinction à l'Université libre de Bruxelles en 1937. Elle y a rencontré Paul Wittek, un professeur autrichien, spécialiste de l'Empire ottoman. Wittek, qui était sous-directeur de l'Institut archéologique allemand de Constantinople, avait démissionné en 1933 pour ne pas servir le régime national-socialiste. Ayant trouvé refuge en Belgique, il reçut une chaire à l'Université libre de Bruxelles.

---

<sup>a</sup> Tous les membres de la famille portent et utilisent des surnoms. Ainsi, Frédéric De Jongh est Kiki et sa femme Mouchette. Outre Suzon et Petite Sœur dont est affublée Suzanne, Dédée et Cyclone que porte bien Andrée, les deux sœurs s'appellent aussi parfois Tintin et Milou.

Suzanne, fascinée par son érudition, s'éprit de ce malheureux veuf de dix-neuf ans son aîné et père de trois enfants. Suzanne et Paul Wittek se marièrent en 1938 et s'installèrent au rez-de-chaussée de l'avenue Verhaeren. C'est ainsi que les enfants de Paul Wittek, Frédéric, né en 1925, Mädy, née en 1926 et Martin, né en 1929 firent passer notre famille de cinq à neuf personnes d'un coup. Peu de temps après son mariage, mon beau-frère refusa de se rendre à l'ambassade d'Allemagne pour y recevoir, en tant qu'Autrichien, un passeport allemand. Il était apatride lorsque la guerre éclata.

Les cinq Wittek prirent le chemin de l'exode pendant que je fuyais Malmédy pour retrouver les miens. Mon malheureux beau-frère fut arrêté en route par la police belge qui avait reçu l'ordre d'interpeller tous les « suspects » – des Belges qui appartenaient à des mouvements pronazis, mais aussi des Allemands, des Autrichiens, etc. – et de les emmener en France! Révoltée par cette injustice flagrante – Paul était réfugié en Belgique parce qu'il était farouchement anti-nazi –, Suzanne ne put toutefois rien faire et assista impuissante à l'arrestation de son mari. Il ne lui restait plus qu'à rentrer à la maison avec les trois enfants.

Le moral de mes compatriotes reste bon malgré le poids de l'Occupation et les vicissitudes de la vie quotidienne. L'espoir vient d'outre-Manche, car la Grande-Bretagne résiste, elle, à l'offensive allemande.

– « Les Allemands ont pénétré en Angleterre en trois endroits », me lance un jour une voisine.

– « Comment cela ? », lui dis-je, effrayée par cette mauvaise nouvelle.

Et la voisine de me répondre avec un grand sourire :

– « Oui, en trois endroits : les maisons de fous, les cimetières et les hôpitaux. »

Les militaires toujours hospitalisés à Bruges ou dans un hôpital de la capitale et ceux qui ont été déportés dans un oflag ou un stalag en Allemagne<sup>a</sup> restent dans mon cœur et dans mon esprit. Les lettres que m'écrivent mes patients sont parfois très touchantes, comme celle du sergent Geno qui a été transféré à Bruxelles et qui me prie de lui rendre visite. À l'en croire, je lui ai laissé un bon souvenir : « Je sais bien que le jour que vous aurez le temps vous me ferez la

---

<sup>a</sup> Oflag : *Offizierlager*, camp allemand où étaient internés les officiers ; stalag : *Stamm-lager*, camp allemand où étaient internés les soldats.

grande joie de vous voir ne fusse qu'un instant. En attendant recevez Mademoiselle ainsi que toute votre famille le bonjour d'un qui remercie tous les jours l'infirmière que nous avons bien souvent fait courir, mais que voulez-vous, c'était le bon temps. Je ne vous dis pas adieu mais au revoir.»

Toute ma famille se mobilise pour envoyer lettres et paquets à mes patients déportés. Moi, j'ai de moins en moins le temps, car depuis que je suis rentrée, je suis accaparée par un tourbillon d'activités clandestines. Mais pour ces prisonniers, rien ne vaut un courrier de leur infirmière et je ne découvrirai que bien plus tard les lettres qui continuent à arriver au 73 de l'avenue Verhaeren.

Le caporal William Young, qui est interné au stalag VIIIB, s'inquiète et se désole parce que je ne lui écris plus. En novembre 1941, il s'adresse à Suzanne: « *Dear Madam, One more card hoping to find you, and yours, on the very best of health. Personally, I am keeping quite well, but anxious as to the whereabouts of "Andrée". Please convey my best regards to her. If possible, please let me know where Andrée has gone*<sup>a</sup>. » Le 2 janvier 1942, il insiste: « *Please could you enlighten me about the absence of "Andrée" and where she is. I wish you would. I should so much like to hear from her, of course if you don't or cannot tell me, I shall not insist, you know what is the best under the circumstances*<sup>b</sup>. »

Le sergent George Fegent m'écrit du même stalag le 27 août 1942: « *Dear Andrée. Just one line to let you know I am quite well and I hope it finds you the same. I have not had a letter from you for months, dear, but cannot understand why. [...] Please write to me as I feel very unhappy and sad when you do not. I will now close hoping to hear from you soon. Yours affectionately*<sup>c</sup>. » Désespéré de rester sans nouvelles, il supplie: « *My dear Andrée [...] Have you received any letters or postcards from me during the past year? I have written to you but*

---

a « Chère Madame, encore une carte en espérant qu'elle vous trouvera, vous et les vôtres, en bonne santé. Je vais plutôt bien, mais je suis anxieux au sujet d'Andrée. S'il vous plaît, transmettez-lui mes amitiés. Dites-moi si possible où elle est partie. »

b « Je vous en prie, éclairez-moi au sujet de l'absence d'Andrée et dites-moi où elle est. J'espère que vous pouvez me le dire. J'aimerais tellement avoir de ses nouvelles, mais, bien sûr, si vous ne pouvez rien me dire, je ne vais pas insister, à vous de décider ce qu'il y a de mieux à faire compte tenu des circonstances. »

c « Chère Andrée, j'écris ces quelques mots pour vous dire que je vais bien et j'espère qu'il en va de même pour vous. Je n'ai plus reçu de lettre de vous depuis des mois et je ne comprends pas pourquoi. [...] Je vous en supplie, écrivez-moi car je suis très malheureux et triste quand vous ne le faites pas. Je termine ici en espérant avoir bientôt de vos nouvelles. Affectueusement. »

*have never had a letter back from you. [...] It is so sad when I do not hear from you because when I was in hospital wounded you were so good and kind to me that you were my mother and best friend. I shall never forget you and I am only waiting for this war to end so I can come to Belgium again and visit all my kind friends<sup>a</sup>.»*

Pauvre George. Il ne peut se douter qu'au moment où il écrit cette lettre, il m'est impossible de répondre à ses supplications. En août 1942, je serai loin, mais n'anticipons pas...

Il y a beaucoup de monde autour de la Colonne du Congrès pour commémorer l'armistice de 1918 en ce 11 novembre 1940. De nombreux anciens combattants, qui arborent ostensiblement leurs décorations militaires, viennent rendre hommage au soldat inconnu qui repose au pied du monument. Beaucoup de boutonniers sont garnies de nos couleurs nationales, ce qui est interdit, mais aussi des couleurs britanniques. On entend crier «vive la Belgique!» La tension est palpable, mais quel bonheur de pouvoir vivre un tel moment! À l'arrivée des soldats allemands, la foule se disperse. D'après ce que je peux voir de la boutique où je suis réfugiée, les Allemands embarquent des jeunes gens, mais aussi des jeunes filles, dans leurs camions.

Tandis que je suis à la Colonne du Congrès, mon père fleurit la tombe de Gabrielle Petit au cimetière de Schaerbeek. La tombe de Gabrielle Petit! Le nombre de fois que nous avons été fleurir sa tombe! Mon père nous a tellement parlé de cette infirmière, fusillée par les Allemands en 1916 parce qu'elle transmettait des renseignements aux Anglais. Elle avait 23 ans! Chaque année, il y emmenait aussi ses élèves, mais cette année, il n'a pas osé braver l'interdit.

– «Sais-tu, me dit-il en frottant ses lunettes, qu'ils ont outragé sa sépulture? Te souviens-tu de l'inscription qu'il y a sur sa tombe?»

Si je m'en souviens! «Ici repose l'héroïne nationale Gabrielle Petit, fusillée par les Allemands.»

– «Ils ont osé gratter les quatre derniers mots! Et ils ont aussi détruit le beau monument à la gloire de Philippe Baucq, l'architecte

---

<sup>a</sup> «Ma chère Andrée [...]. Avez-vous reçu des lettres et des cartes postales de ma part durant l'année écoulée? Je vous ai écrit sans jamais recevoir de réponse. [...] C'est tellement triste de ne pas avoir de vos nouvelles parce que lorsque j'étais blessé à l'hôpital, vous étiez si bonne pour moi et si gentille, vous étiez comme ma mère et ma meilleure amie. Je ne vous oublierai jamais et j'attends que cette guerre se termine pour pouvoir revenir en Belgique et voir tous mes sympathiques amis» (archives de l'auteur).

qui a été fusillé avec Edith Cavell, et déboulonné la plaque commémorative qui était apposée sur la maison de celle-ci.»

Edith Cavell était également infirmière, et elle est morte pour avoir aidé des hommes à quitter la Belgique occupée via les Pays-Bas. Je repense à ces deux soldats anglais qui ont refusé mon plan d'évasion et je suis triste de ne pas arriver à la cheville de mes héroïnes. Je me promets de faire mieux la prochaine fois, si possible sans tomber sous les balles d'un peloton d'exécution.

Quelque temps après mon retour à la maison, dans la continuité des préoccupations et rencontres nées à Bruges, je suis confrontée au drame vécu par les soldats britanniques qui vivent dans la clandestinité pour échapper à une déportation en Allemagne. Ces hommes – et ils sont nombreux – n'ont pu regagner la Grande-Bretagne avec leurs compagnons d'armes qui ont rembarqué à Dunkerque avant que les Allemands n'envahissent le port. Une flottille britannique était venue à leur secours pour les évacuer vers la mère patrie. Cette armada hétéroclite composée de destroyers, de dragueurs de mines et d'autres bâtiments de la *Royal Navy*, mais aussi de centaines de *little ships*, ferries, chalutiers, remorqueurs, péniches et autres yachts a traversé la Manche sans les malheureux qui se sont retrouvés pris au piège derrière les lignes ennemies.

Les ordonnances allemandes du 2 septembre et du 16 octobre 1940 menaçant de la peine de mort quiconque hébergerait des soldats fugitifs ou des ressortissants anglais ne dissuadent pas de nombreuses personnes à faire fi de cette menace. Avec quelques amis, dont un officier belge rencontré à Bruges et un de ses amis, Henri De Bliqui, qui est employé communal (ça peut être très utile!), nous essayons de les aider parce que les temps sont très durs. Depuis le début de l'Occupation, les importations indispensables à la subsistance de la population sont réduites à peau de chagrin. De surcroît, il y a ces dizaines de milliers de bouches allemandes à nourrir, hommes et femmes, civils et militaires, que l'on voit parader partout. Nous vivons, ou plutôt nous survivons avec un rationnement minimal: 225 grammes de pain par jour, 140 grammes de viande par semaine, quand on en trouve. Les réserves fondent ou sont, paraît-il, envoyées en Allemagne. Les fruits et les légumes sont des denrées rares. Mouchette connaît encore quelques fermiers dans les environs de Tournai, sa ville natale, mais les prix au marché noir flambent.

Dans ce contexte, nourrir des hommes sans existence légale et donc sans tickets de rationnement relève de l'exploit. Il faut aussi les

habiller, car ils nous parviennent souvent en uniforme ou en guenilles. La recherche de nourriture et de linge m'est désormais une activité quotidienne qui demande beaucoup d'imagination et de va-et-vient, ce qui n'est pas pour me déplaire. Cette occupation me permet aussi de rencontrer des gens formidables qui n'hésitent pas, au péril de leur vie, à aider ces hommes traqués.

La première fois que je me rends dans la famille Maréchal à Schaerbeek, c'est sur le conseil d'un prêtre qui fait partie de notre groupe. Monsieur l'abbé doit partir pour la France parce qu'il est brûlé, mais avant de partir, il m'envoie chez les Maréchal qui se sont portés volontaires pour héberger des Anglais.

L'accueil de Georges Maréchal et de son épouse Elsie, qui est anglaise, est des plus chaleureux. Je suis ennuyée de ne pas avoir un de ses compatriotes à leur confier, mais ils me rassurent bien vite. Leur but est de damer le pion à l'occupant allemand, mais sans violence. Je sens chez Georges Maréchal la même détermination d'ancien combattant que celle de mon père. À l'heure du goûter, M<sup>me</sup> Maréchal me propose quelques gâteaux secs et du thé. Nous causons de la difficulté de s'approvisionner et de la pénibilité de l'Occupation, avec ses interdits qui se succèdent à un rythme effréné.

À ma demande, Georges et Elsie me racontent comment ils se sont rencontrés. C'était en 1918, à Londres, où Georges était soigné après des années de tranchées. Lors d'une alerte, Elsie courait rejoindre un abri antiaérien lorsqu'elle trébucha et tomba littéralement dans les bras du beau soldat belge. Je savoure cette belle histoire quand leurs deux enfants rentrent de l'école: *little* Elsie aura bientôt 17 ans et Robert en a 15.

Je reviens le 4 avril 1941 avec Gustave, un de nos protégés que nous avons quelque peine à caser. Gustave prétend qu'il a combattu en Pologne, qu'il a été fait prisonnier et qu'il s'est évadé. Il nous est difficile de vérifier ses dires qui sont parfois un peu confus, mais il nous semble avant tout un homme traqué, à bout de forces et qui n'a qu'une idée en tête: rejoindre la Grande-Bretagne. Je le confie aux bons soins de M<sup>me</sup> Maréchal-Bell, qui s'étonne un peu de ses propos incohérents mais l'accueille avec charité<sup>2</sup>.

Un autre événement important survient en ce début avril: Henri De Bliqui me présente son cousin germain et contemporain – 33 ans – Arnold Deppé, qui s'est évadé d'un camp de prisonniers en Allemagne.

Le 9 avril, les journaux – censurés par l’occupant – font leurs choux gras du verdict d’un procès qui vient de se terminer au Palais de justice de Bruxelles. Treize Belges ont comparu devant le Conseil de guerre allemand pour avoir porté aide et assistance à des soldats anglais qui s’étaient cachés dans des bois à Flobecq, à mi-chemin entre Bruxelles et Lille. L’hiver venant, les Anglais avaient été hébergés à Bruxelles. La plupart des prévenus écopent de peines de prison mais les deux principaux inculpés, un homme et une femme, sont condamnés à mort<sup>a</sup>.

C’est précisément ce soir-là que j’apprends qu’Henri De Bliqui, Arnold Deppé et d’autres camarades ont été arrêtés. Je comprends mieux ce que veut dire l’expression « glacer le sang dans les veines ». Je retiens ma respiration pendant quelques jours puis, n’y tenant plus, je décide de poursuivre mes activités. En fait, je ne décide rien du tout. Je suis tellement portée par mon indignation devant la reddition de notre armée, par un sentiment de révolte sauvage et passionnée devant l’injustice de cette agression allemande, par un désir désespéré de leur faire voir que ça ne se passera pas ainsi que je file droit devant moi faire ce travail vers lequel je suis tirée par une force qui ne souffre aucune discussion. Il faut que je le fasse. C’est une impulsion si forte, si profonde que tout ce que je suis s’y trouve engagé. Je ne vais pas, je cours, je vole<sup>3</sup>. Avec l’assentiment de mon père : « Ma fille, quand on se brûle les fesses, il faut s’asseoir sur ses cloches. »

Lorsque je me rends chez les Maréchal ce 18 avril pour leur apporter des vivres pour Gustave, ils me confient leur désarroi face à cet hôte au comportement si étrange. Inquiète, je reviens dès le surlendemain pour entendre Georges et Elsie me supplier de les débarasser de mon encombrant colis... Gustave est sorti de la maison, prétextant qu’il n’en pouvait plus de rester cloîtré. À son retour, il leur a raconté avoir cherché un revolver et que personne, dans le tram où il se trouvait, n’avait pu lui en fournir un ! L’anecdote me fait frémir. Elsie me dit que Gustave a probablement été trépané par les Allemands et que sa place est dans un hôpital psychiatrique. À le voir, il me semble surtout neurasthénique. Je pars en quête d’un médecin qui veut bien l’hospitaliser en toute discrétion et reviens le chercher trois jours plus tard. Au moment où je quitte leur maison, les Maréchal me précisent que je ne dois toutefois pas hésiter à revenir, de préférence avec quelqu’un de « normal ».

---

a Edgard Lefèvre et Germaine Guérin.

Quelques jours plus tard, je retrouve Arnold Deppé à notre lieu de rendez-vous habituel, sur le parvis de Saint-Gilles. Il rentre de Bretagne où il s'est mis au vert après sa grosse frayeur du 9 avril. Il me raconte qu'après avoir été longuement interrogé, il a été relâché faute de preuves, mais que les autres membres du groupe sont incarcérés à la prison de Saint-Gilles.

Nous devisons sur nos compagnons prisonniers des Allemands. De ces familles qui risquent de payer leur hospitalité par une condamnation à mort. Des militaires qui se morfondent au lieu de se battre. De ceux, compatriotes ou Britanniques, que nous avons vu partir dans l'espoir de rallier la Grande-Bretagne et dont nous n'avons, contrairement à ce qui était prévu, jamais eu de nouvelles.

Arnold et moi décidons d'établir une filière d'évasion qui permettrait à nos protégés ou à des volontaires de rejoindre l'Angleterre. La Manche étant rendue infranchissable par la surveillance allemande exercée le long des côtes, nous songeons à Gibraltar, où il est possible de prendre un bateau pour le Royaume-Uni. Mais avant cela, il faut en traverser des frontières et des contrôles !

Il y a la frontière franco-belge, mais comme si ce n'était pas suffisant, l'occupant a placé le Nord de la France sous l'administration du gouverneur militaire de la Belgique<sup>a</sup>. La nouvelle démarcation ainsi créée – qui va de l'embouchure de la Somme jusqu'au lac Léman – est encore mieux gardée que la frontière franco-belge. Il faut montrer patte blanche pour la franchir et entrer en France occupée où se déroulera le reste du voyage.

Quant au passage de la frontière franco-espagnole, Arnold m'explique qu'il a vécu des années dans les Basses-Pyrénées, plus précisément à Saint-Jean-de-Luz, quand il travaillait à Bayonne comme ingénieur du son. Il connaît bien cette région. Les contrebandiers et les réfugiés qui fuyaient la guerre civile ou le régime de Franco traversaient la montagne à pied.

Arnold se met au travail et se rend à la Société générale de Belgique pour y rencontrer un de ses cadres, Jean Apper, dont il connaît les sentiments patriotiques. Je ronge mon frein en attendant des nouvelles de cette entrevue. Et celles-ci sont bonnes, à voir la mine réjouie d'Arnold qui me confirme qu'Apper lui a indiqué un point de chute à Anglet, tout près de Bayonne.

---

a Le général von Falkenhausen.

Mais en attendant de réaliser ce grand projet, le travail continue. Un de nos hébergeurs, à qui nous avons confié deux prisonniers de guerre français évadés, veut en être débarrassé parce qu'il se sent surveillé. Je songe alors aux Maréchal qui acceptent de les recevoir. Dès le lendemain, le 4 juin, je retrouve les deux fugitifs à un arrêt de tram et les conduis à l'avenue Voltaire à Schaerbeek. Nous prenons le temps de faire connaissance : Charles Morelle, « appelez-moi Charlie », est un officier des Spahis, un grand blond du Nord, et Henri Bridier, qui vient du Puy-de-Dôme, est un petit aux cheveux châtain.

Je reviens dès le surlendemain avec Arnold pour lui présenter les deux hommes. Nous décidons de les emmener dans le voyage de reconnaissance qu'Arnold a décidé de faire. Le lundi 9 juin, j'apporte de faux papiers<sup>a</sup> à Charlie et à son compagnon et leur explique comment ils doivent procéder à la douane. Je ne sais pas pourquoi, mais Charlie ponctue mes phrases d'un « oui, colonel » qui semble beaucoup amuser les Maréchal.

Deux jours plus tard, je vais chercher Charlie et Henri Bridier et les conduis à la gare où nous attend Arnold. Au moment des adieux, Charlie me tend un bout de papier avec son adresse : « Mon colonel, si vous avez besoin de moi, venez me voir à Valenciennes. »

Je retrouve Arnold sur le parvis de Saint-Gilles dès son retour. Il rayonne.

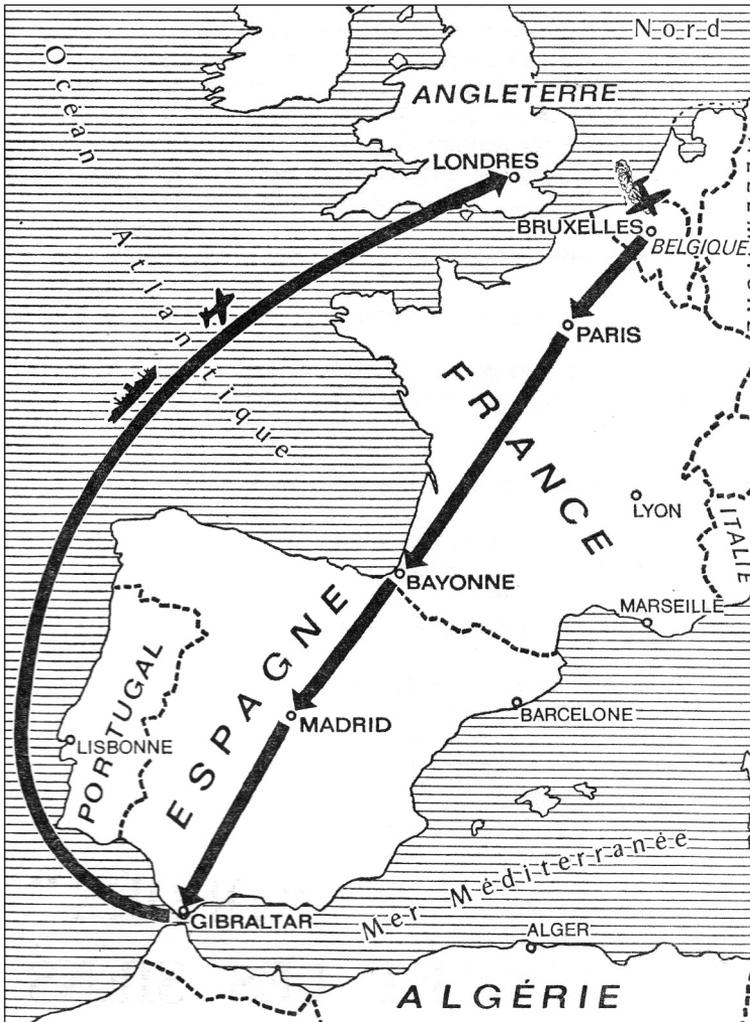
– « Notre filière est tracée. La traversée de la Somme se fera en barque, j'ai reçu l'appui de la famille belge réfugiée à Anglet qui m'a été indiquée par Apper et ai trouvé des contrebandiers basques pour franchir la montagne. »

Il ne nous reste plus qu'à réunir la somme nécessaire pour financer notre premier voyage. Je casse ma tirelire et nous empruntons de l'argent pour payer les trains, les guides et tous les frais inhérents au voyage. Même la grande cantatrice Livine Mertens, que j'admire depuis des années, me donne de l'argent. Nous sommes prêts pour l'aventure. Tout cela est tellement passionnant !

Nous quittons Bruxelles avec onze candidats à l'évasion, hommes et femmes, le 15 juillet 1941. Par prudence, ils sont tous Belges pour ce premier voyage. Nous prenons le train pour Lille à la gare du Midi.

---

<sup>a</sup> De vraies cartes d'identité et/ou les cachets nécessaires étaient volés par des employés communaux (par exemple à Schaerbeek). Un ami imprimeur se chargeait de leur confection.



Parcours suivi par les militaires alliés évacués par le réseau Comète.

Tous les voyageurs doivent descendre du train à la frontière franco-belge et répondre aux questions des douaniers français, qui sont flanqués de *Feldgendarmen*. Je me demande avec inquiétude comment un passager anglophone pourrait se sortir de cette mauvaise posture !

En attendant notre correspondance, nous faisons une halte dans un café des environs de la gare de Lille. Pendant que nos fugitifs sont attablés, Arnold me montre quelques estaminets qui peuvent servir de lieux de rendez-vous ou de repos. Il est temps de sauter dans un train en direction d'Amiens, train que nous quittons à Corbie, à une quinzaine de kilomètres de sa destination. Nous rejoignons le café Baroux par petits groupes et y attendons notre passeur, prévenu de notre arrivée par la patronne du bar. Notre guide apparaît dans la soirée, repère Arnold du regard et sans qu'aucun d'entre nous n'échange un mot, nous le suivons à distance, pendant plus d'une heure. Il nous conduit jusqu'à la rive droite de la Somme où nous constatons avec stupeur que la barque prévue pour notre traversée manque à l'appel.

Nous n'avons d'autre solution que de traverser le fleuve à la nage, mais à voir la mine déconfite que font certains de nos passagers clandestins, je perçois qu'il y a un petit problème. Comment vont passer ceux qui ne savent pas nager ? Arnold part à la recherche d'un filin que nous pourrions tendre entre les deux rives. Nous attendons son retour, tapis dans les fourrés, craignant une patrouille allemande pendant une éternité. Arnold revient vers 2 heures du matin, brandissant triomphalement une corde et une chambre à air trouvées dans une ferme des environs.

Je me déshabille et entre dans l'eau noire. Quelle bonne idée d'avoir planifié ce voyage en juillet ; l'eau est si froide que je ne peux imaginer quelle sensation j'aurais eue en hiver ! Je nage jusqu'à l'autre rive en tirant le filin derrière moi. Je le fais passer derrière un tronc d'arbre et rejoins mon point de départ. Arnold fait un nœud solide et la traversée peut commencer. J'installe celles et ceux qui ne savent pas nager dans la chambre à air et les tire de l'autre côté en m'aidant du filin. Je traverse douze fois la Somme à la nage, y compris pour transporter des bagages, principalement préoccupée par l'idée d'être arrêtée en si petite tenue.

Nénette, une fermière qu'Arnold a rencontrée par hasard lors de son voyage de reconnaissance, nous attend comme prévu pour nous conduire chez elle, à Hamlet. Il est 4 heures du matin quand nous

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Avant-propos</b>	7
<b>Prologue</b>	9
<b>Juin 1940-janvier 1943 – <i>Aún dos cien metros</i></b>	11
<b>De Château-Neuf à Mauthausen</b>	81
<b>Et malgré tout, il faut vivre</b>	113
<b>Six années à Coquilhatville</b>	161
<b>La lutte contre la lèpre se poursuit dans la brousse camerounaise</b>	193
<b>Onze ans en Éthiopie</b>	209
<b>Fin de carrière au Sénégal</b>	225
<b>Mamy (re)fait de la résistance</b>	231
<b>Épilogue</b>	249
<b>Notes bibliographiques</b>	255
<b>Sources principales</b>	259
<b>Remerciements</b>	262
<b>Index</b>	263